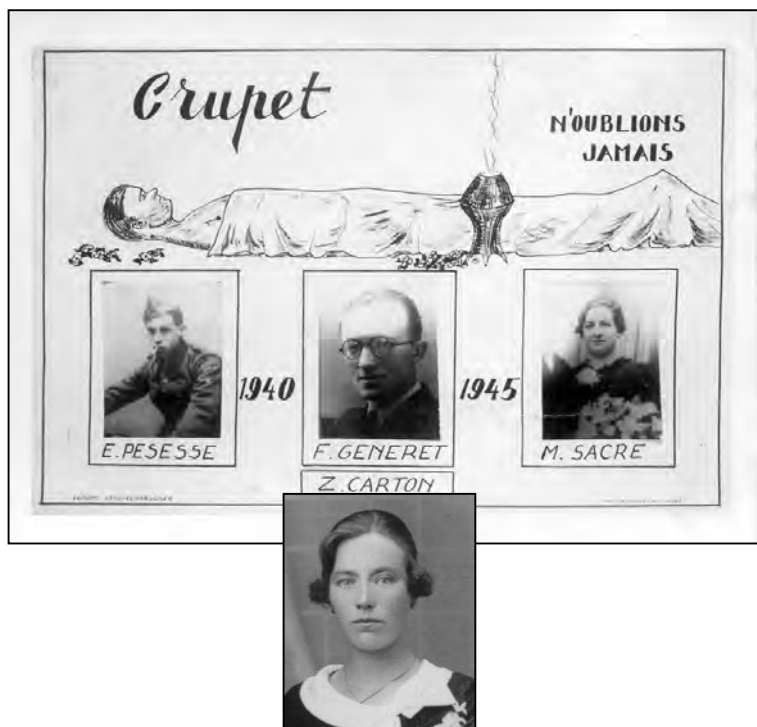


Bombardement du 13 mai 1940 à SAINT-AUBIN
Les victimes des villages de CRUPET et MAILLEN



A **CRUPET** le monument aux morts 1940-1945 porte quatre noms :
Edmond PESESSE (Soldat du 2 ChCh mort au combat le 27 mai 1940),
Fernand GENERET (résistant fusillé à Schaerbeek),
et

Zélie CARTON

Marie SACRE tuées lors du bombardement de Saint-Aubin près de Florennes le 13 mai 1940 lors de l'exode.

A MAILLEN, le monument aux morts dans le porche de l'église reprend entre autres les noms des ONZE victimes de ce même bombardement.



Ci-dessous la relation d'un épisode de l'exode de nos civils poussés sur les routes par la propagande ennemie. Outre les **deux victimes de CRUPET**, on comptera au total **11 victimes de MAILLEN**, dont **neuf personnes de la même famille**.

EXTRAIT de « Tragique Mai 40 à Saint-Aubin »¹

Lorsque l'on parle des premiers jours de la deuxième guerre mondiale dans l'entité de FLORENNES, deux événements viennent immédiatement à l'esprit de la plupart des témoins de cette époque :

- le **bombardement de la route SAINT-AUBIN - HEMPTINNE**
- la bataille de FLAVION.

Le 13 mai 1940 sera la journée la plus noire de l'entité de FLORENNES. Il y aura plus de victimes civiles en un jour que pendant les cinq longues années que cette guerre allait durer.

Beaucoup de réfugiés étaient originaires de notre région : Maillen, Dorinne, Crupet,... comme le prouvent les témoignages de personnes qui ont survécu.

La famille la plus éprouvée par cette tragédie sera une famille de **MAILLEN**. Une vingtaine de personnes sont sur et autour d'un chariot :

Henri DUCHENE, le conducteur avec sa femme **Caroline MARTIN** et leurs enfants Arthur et Marie-Louise ;

Henri FLAHAUX, sa femme **Hortense MARTIN** (sœur de Caroline) et leurs enfants Joseph, Marie-Louise, Odile et Marie-Josée ;

Omer DUCHENE (frère de Henri), sa femme **Louise VERLAINE** ;

Edouard MARTIN et sa femme **Marie MATAGNE** (parents de Hortense) ;

Hubert TOUSSAINT, sa femme **Rosalie MATAGNE** (sœur de Marie) ;

Marie HUBERT (sœur de Hubert) et ses enfants **Hubert et Marie-Thérèse LALOUX** ;

et enfin deux voisins **Thérèse GODISSART** et son fils **Joseph CHAPUT**.

Joseph FLAHAUX (15 ans en 40) : « On était à une trentaine de mètres au-delà de la chapelle quand les avions sont arrivés. Ils sont passés plusieurs fois. Les plus jeunes ont couru se réfugier dans un champ. Là, à droite, derrière un chariot de fumier renversé sur le champ. Tellement j'ai eu peur, je me suis réfugié sous le fumier. Beaucoup de gens s'étaient placés dans le fossé de droite. Les avions prirent ce fossé comme cible, mitraillant et lâchant les bombes une à une. Cela a duré un quart d'heure environ. Une bombe est tombée dans le fossé, juste à côté de notre chariot, entre les roues avant et arrière. »

Marie-Louise DUCHENE (11 ans en 40) : « Quand on s'est relevé, on a vu beaucoup de blessés et de tués. Ma maman Caroline MARTIN (52 ans) était tuée, mon papa a été blessé. Alors, on est redescendu au bas de la côte se mettre à l'abri dans les caves des maisons en attendant la fin du bombardement parce qu'entre-temps les avions sont revenus. Ensuite, on est parti à pied. On a rassemblé le plus gros des objets du chariot, car il était inutilisable et les chevaux étaient tués. Papa a été évacué vers un hôpital, il est revenu en septembre. »

Sur un autre chariot de **MAILLEN**, non loin de là, se trouvent : **Isidore DELCOURT**, sa femme **Flore REMY** et leurs enfants Albert, l'aîné, et son épouse Victoire MATAGNE ; Isidore,

¹ « Tragique Mai 40 à Saint-Aubin » par l'Association des Groupements de St Aubin – avril 1990

Hélène, Maria, Joseph, Ernest et Bertha ; les beaux-parents d'Albert : **Alphonse MATAGNE** et sa femme **Mathilde** et leurs 2 autres filles Marie et Joséphine.

Parmi eux, seul Isidore sera blessé : « *j'ai été soigné par les Français dans le village suivant (HEMPTINNE). Il n'y avait pas de soldats français, dans la colonne, au moment du bombardement. **Zélie CARTON — de CRUPET — était près de nous, là, derrière la chapelle. On était un peu parent ensemble, c'était une petite cousine de ma mère. On n'était pas parti ensemble. On s'est retrouvé là par hasard. Elle était avec ses trois petits enfants : Henri (4 ans), André (2 ans et demi), Bernadette (14 mois), et avec ses beaux-parents : Henri BERNIER et Rosa TOUSSAINT. **Zélie (31 ans) a été tuée avec sa petite dans les bras, la petite Bernadette en est sortie indemne.** »***



Vue d'artiste de l'attaque en piqué des Stukas

Andrée TOUSSAINT — de CRUPET — (14 ans en 40) nous raconte : « *j'étais avec mes grands-parents paternels **Achille TOUSSAINT** et **Hortense DELTOUR** ; ma grand-mère maternelle **Aline MARTIN** ; maman **Julia HALLOY** ; mon frère **Franz** ; mes tantes **Marie SACRE**, **Sylvina**, **Céline**, **Céline TOUSSAINT** avec son mari, **Jules GALLOY**, et, enfin, la sœur de mon grand-père **Julia TOUSSAINT** avec sa fille **Joséphine MARTIN** et ses trois enfants.*

Au moment du bombardement, nous montions la côte à la sortie de SAINT-AUBIN vers HEMPTINNE. J'étais entre deux de mes tantes, dont Marie SACRE. Nous étions à vélo toutes les trois. Tout à coup, ma grand-mère, Aline MARTIN, me crie : « Viens ici, regarde », 12 ou 16 avions arrivaient. J'ai obéi, j'ai fait demi-tour. Mon frère, maman, ma grand-mère et moi, sommes entrés dans une étable, au pied de la côte. Peu après, mon oncle, Théophile MARTIN, est arrivé. Il était jaune de peur ; il est venu nous dire que tante Marie SACRE avait été tuée dans la côte. Elle avait 28 ans. Alors, nous sommes allés nous réfugier, pour le restant de la journée, chez le maréchal qu'il y avait là, sur la route en direction de YVES-GOMEZEE. Nous n'avons plus circulé que de nuit. »



Cette **chapelle sur la route de St-Aubin à Hemptinne**, dédiée à **Sainte Brigide**, se trouve à l'endroit où de nombreux réfugiés trouvèrent la mort.

Une **stèle commémorative a été inaugurée en 1990** et depuis tous les cinq ans une cérémonie du souvenir est organisée.

Les noms et photos des **victimes**
de MAILLEN et CRUPET
sont repris ici.

Thérèse GODISSART, épouse Chaput, 57 ans de
Maillen
Hubert LALOUX, 9 ans, et sa soeur Marie-Thérèse
LALOUX, 7 ans, de Maillen
Caroline MARTIN, épouse d'Henri Duchêne, 52 ans,
de Maillen
Marie MATAGNE, 72 ans, son époux Edouard
MARTIN, 70 ans, sa soeur Rosalie
MATAGNE, 71 ans, et son époux Hubert
TOUSSAINT, 76 ans, de Maillen
Louise VERLAINE, 47 ans, et son époux Omer
DUCHENE, 55 ans, de Maillen

La photo de la stèle reprise ci-dessous est celle du monument rénové en 2017 suite à
des actes de vandalisme et au vol de la plaque en bronze.



Saint-Aubin 2017 photo Thérèse Herbay



Les victimes de MAILLEN



Les victimes de CRUPET



Marie SACRE

Zélie CARTON

Zélie CARTON, épouse de Daniel Bernier, 31 ans, de Crupet
Marie SACRÉ, épouse de Jean Toussaint, 28 ans, de Crupet

Mai 1940 – Exode d'un millier de kilomètres ayant conduit une famille crupétoise éplorée dans un village de l'Ardèche

Henry, fils aîné de la famille Bernier fêtait ses quatre ans le jour de l'invasion allemande, le 10 mai 1940. Pour préciser ses souvenirs il a fait appel à la mémoire de Yvonne Theunissen qui était avec sa famille sur le chariot des Bernier au départ de Crupet le 12 mai 1940 pour un long exode de plus de 100 km. Irma Carton, sœur de sa maman était avec la famille Carton (les Carton étaient à l'époque fermiers à la ferme des Loges) dans la colonne de réfugiés aux environs de St Aubin lors du drame rappelé ci-dessous et a pu compléter également ce récit.

« À cette époque, notre famille occupait les deux dernières maisons du village situées sur la route menant à Durnal : l'actuelle rue du Trou d'Herbois, aux n° 5 et 6. Elle se composait de « Parrain » Henri Bernier (né en 1885) ; « Marraine » Rosa Toussaint (née en 1888) ; mon père, Daniel Bernier (né le 11/12/13) ; ma mère, Zélie Carton (née le 28/04/09) ; mon frère André Bernier (né le 02/10/37) ; ma sœur Bernadette Bernier (née le 20/03/39) ; et moi-même (né le 10/05/36). Nous possédions deux chevaux, trois vaches, deux cochons, quelques poules et un chien.

Durant cette première quinzaine de mai, le printemps s'annonçait merveilleux. Les saints de glace étaient passés, les semailles terminées, les bêtes étaient « aux champs », la Pentecôte approchait et traditionnellement, les femmes préparaient leur plus belle robe et leur beau chapeau pour la messe du dimanche. Pourtant, au sein de la communauté villageoise, l'inquiétude grandissait.

En effet, malgré sa neutralité, la Belgique redoutait l'agression allemande. Au cours des semaines précédentes, les réservistes avaient été progressivement rappelés. Papa avait donc rejoint son régiment, le 13^e de ligne, à Bourg-Léopold pour y entraîner les « bleus » au maniement du canon 4,7 que l'armée destinait à la défense anti-char.

Pratiquement, les troupes belges ne purent compter sur leurs alliés qu'à partir du 11 mai, car si sa neutralité mettait théoriquement la Belgique à l'abri de toute agression, elle contraignait également ses alliés à attendre une invasion pour pénétrer sur le sol belge. À cette date, Crupet, comme d'autres villages du pays, vit donc arriver des soldats français chargés d'épauler l'armée belge. Pour contenir l'avance allemande, la France avait dépêché sur le front belge son matériel le plus moderne espérant compenser son « faible effectif » en hommes, conséquence des pertes humaines des campagnes de Napoléon, de la guerre de 1870 et surtout de la guerre 14-18. La défense du Trou d'Herbois cependant se résumait à une mitrailleuse postée au pied du « Court tienne » et d'un rateau-faneur d'environ trois mètres de large réquisitionné chez nous afin de « barrer » la route de Durnal.

Le dimanche 12, jour de la Pentecôte, au sortir de la messe et après en avoir discuté avec l'un et l'autre, il fut décidé que notre famille évacuerait le village le jour même. Les atrocités de la Grande guerre avaient laissé des traces indélébiles dans la mémoire de bien des gens, dont notre grand-mère Rosa. Maman prépara le chariot et attela les chevaux pendant que Parrain chargeait les quelques malheureux bagages rassemblés à la hâte par Marraine Rosa. C'est ainsi que nous prîmes la route de l'exode vers l'ouest, ignorant où nous allions et où se trouvait notre père. Au passage, la famille Theunissen avec notamment Maria, Yvonne et Simone, se joignit à nous.

Nous franchîmes la Meuse par le pont de Godinne qui était intact pour quelques heures encore et nous prîmes la grand-route de Fraire. Nous arrivâmes le soir à Scry (Mettet) chez l'oncle Camille et tante Marie, beau-frère et sœur de Parrain. Généreusement, ils nous hébergèrent tous les douze pour la nuit.

Le 13 mai, la menace se précisait. Nous entendions déjà dans le lointain la rumeur des combats. Du pas de la porte de la maison de l'oncle Camille, on apercevait les avions qui bombardaient les environs de Florennes. Il fallu se résoudre à continuer vers la France, direction sud-ouest. Les axes principaux étant – je suppose – réservés au charroi militaire, la colonne de réfugiés submergea les voies secondaires. Vous aurez une idée de la situation en vous remémorant les images du Kosovo où vous aurez tout simplement remplacé les tracteurs par des chevaux.

Vers midi, nous empruntâmes la route Florennes, St Aubin, Hemptinne, Philippeville. A la sortie de St Aubin, en haut de la côte, nous nous reposâmes un moment sur l'accotement. Maman s'assit dans l'herbe et en profita pour donner la tétée à Bernadette (quatorze mois). Simone Theunissen était assise à sa gauche.

Soudain une meute de Stukas, venant de la direction de Philippeville, piqua sur la colonne de réfugiés. Parrain et Marraine n'eurent que le temps de nous agripper par la main,



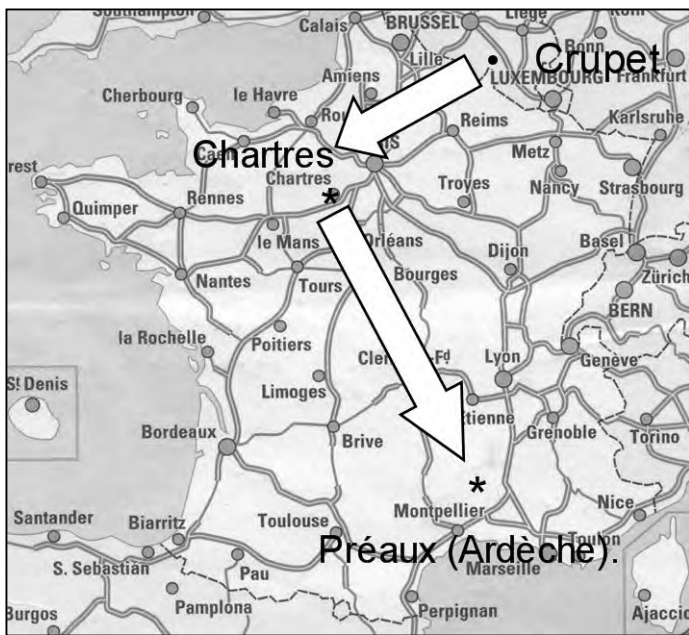
André et moi, et de nous entraîner dans le petit chemin creux situé à quelque 10 mètres de là, lorsque les premières bombes éclatèrent, semant la mort et la désolation. Je me souviens que Marraine m'empêchait de regarder en me poussant, de la main, la tête dans l'herbe. Lorsque nous sortîmes du creux qui nous protégea, nous ne vîmes que des scènes apocalyptiques : des morts, des blessés, des débris, du sang partout : l'horreur !

Le village de Saint-Aubin. Vue prise de l'endroit du bombardement.

Tout abasourdis, nous revînmes vers Maman. Elle était toujours assise dans l'herbe, légèrement penchée vers l'avant. Son abondante chevelure noire nous empêchait de voir l'atroce vérité : un éclat de bombe lui avait emporté l'œil gauche. Bernadette, sur ses genoux, bien que toute ensanglantée, était miraculeusement indemne. La ronde des Stukas entretint le mouvement de panique qui s'était emparé des survivants, les faisant fuir plus avant vers Philippeville. Marraine, toute déboussolée, avec ses trois petits-enfants, n'eut d'autre choix que de suivre le mouvement de débandade de la foule.

Durant le bombardement, les chevaux cassèrent leurs harnais et s'enfuirent en direction d'Yves-Gomzée. Parrain, tout éperdu, les poursuivit mais ne pu les rattraper ; il se perdit à son tour.

Par une chance inouïe, il rencontra les Carton (nos grands-parents de la ferme des Loges) qui le prirent avec eux.



Le lendemain 14 mai, au passage de la frontière française à Sivry, par une chance extraordinaire, les Carton nous retrouvèrent et nous nous joignîmes à eux jusqu'à Evreux, où nous arrivâmes le 17. C'est à cet endroit que nos chemins se séparèrent. Les Carton poursuivant vers l'ouest (ils s'arrêtèrent à St Aubin-des-Coudrais près de la Ferté-Bernard), Marraine désirant s'éloigner le plus possible vers le sud. Nous eûmes l'occasion de prendre le dernier train quittant Evreux en direction de Chartres. Les organisations secourables françaises nous approvisionnèrent en victuailles qui nous furent d'un grand secours, car dans le train, il était impossible de s'approvisionner.

Notre périple se termina en Ardèche.

Nous fûmes hébergés à Préaux (prononcez : Prau) un petit village au sud d'Annonay. Nous occupions un « deux pièces » au premier étage d'une maison à l'arrière d'une petite cour. La vie au village était paisible. Nous, les enfants, vivions l'insouciance des gosses de notre âge. C'est là que Bernadette fit ses premiers pas.

De temps à autre, j'accompagnais Parrain à la ferme distante de quelque deux cents mètres. La saison des foins battait son plein et la main d'œuvre y était bienvenue car la majorité de la gent masculine française était embrigadée aux confins de l'hexagone. Venant d'un environnement rural, nous n'eûmes guère de difficultés à nous habituer à notre nouvelle vie. Je fus tout de même frappé de découvrir qu'ici, on attachait les bœufs à la charrette par un joug, chose que l'on ne connaissait plus en Belgique depuis belle lurette. Le travail de Parrain à la ferme nourrissait toute la famille et surtout nous procurait du lait frais pour Bernadette.

Lorsque Marraine allait faire la lessive à la source, je pompais l'eau en tournant une grande roue. C'était très amusant et j'en pompais bien plus qu'il n'en fallait, suscitant le courroux de notre grand-mère.

Les vallées du Doux et de l'Eyrieux, en Ardèche sont connues pour être de grandes productrices de pêches et d'abricots, elles sont toute proches, et en 1940, la récolte fut spécialement abondante. C'est dire si nous fûmes gavés de ces fruits délicieux.

Marraine, qui était une personne très croyante, nous emmena à Satillieu et à Notre-Dame d'Ay, distante de 4 à 5 Km, car chaque année, à même époque, y a lieu un célèbre pèlerinage.

Nous rentrâmes en Belgique au début du mois d'août. Papa avait été démobilisé et était rentré au village où il avait eu bien du mal à remettre en état une des deux maisons qui avait

beaucoup souffert ; l'autre étant, pour ainsi dire inhabitable. Il était allé à St Aubin, rechercher Maman, inhumée dans une fosse commune (il y eut 35 morts lors des bombardements). Elle fut enterrée le 13 août au cimetière de Crupet.

*Les deux noms des victimes de Crupet, **Zélie Carton et Marie Sacré**, sont gravés sur le monument aux morts des deux guerres à Crupet.*



Après 60 ans, je suis retourné à Préaux où, à mon grand étonnement, j'ai reconnu les lieux de notre séjour en 1940. J'ai retrouvé la maison qui nous avait hébergés ; elle est maintenant habitée par la fille de la ferme (10 ans à l'époque) où Parrain allait travailler. Une autre petite fille de mon âge, avec qui je jouais, est devenue religieuse ; elle est maintenant missionnaire au Cameroun. »

Henri Bernier.
Commandant Aviateur e.r.
Juin 2004.



Rescapés de l'exode de mai 1940 : les grands-parents et leurs trois petits enfants. (Vers 1943-1944)